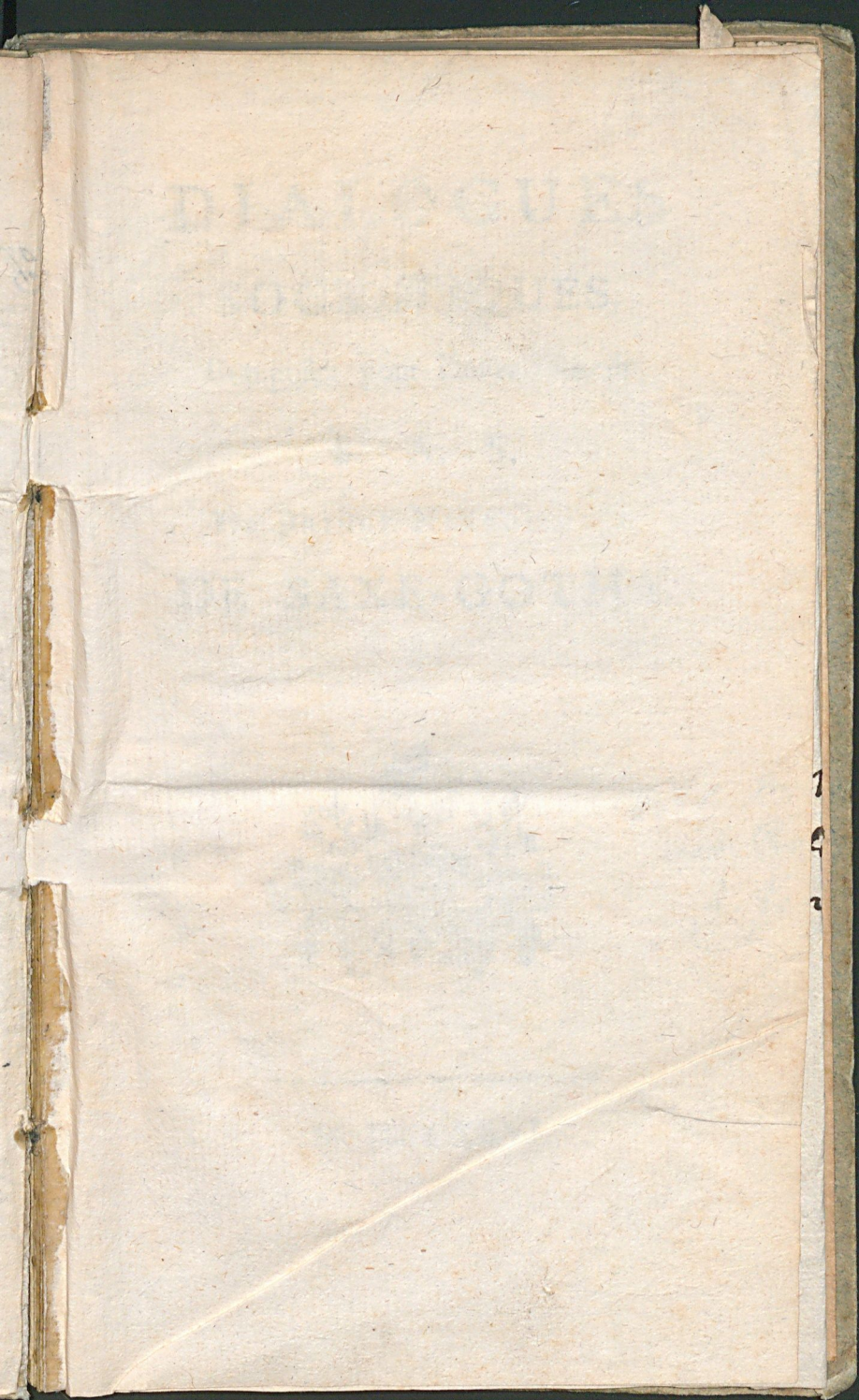


II g
547

M. 1, 172.

H. M. I, 101.



11



DIAL

SOCR

Composez

S.

LE PRINC

DE SAX



M. D



DIALOGUES
SOCRATIQUES,

Composez pour l'instruction de

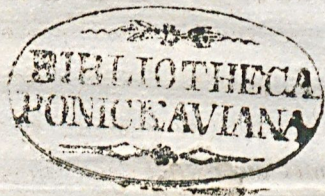
S. A. S.

LE PRINCE HEREDITAIRE
DE SAXE-GOTHA.



par m Ver-
net Professeur
à Geneve

M. DCCXLVI.



Pou 119 547

h.

DIALOGUES

SOCRATIQUES

Compote pour l'instruction de

S. A. B.

Le Prince HEREDITAIRE

DE SAXE-GOTHA



Pou 119 547

M. DCCXVI





AVERTISSEMENT.

*C*Es Dialogues ont été composés à GENEVE, pour l'instruction de S. A. S. le Prince Héritaire de Saxe-Gotha, dans le tems qu'étudiant l'Histoire il en étoit à la vie de Socrate.

On s'y est proposé un double but ; on a voulu donner au Prince des exemples de la manière dont ce Philosophe instruisoit par des conversations familières, prenant occasion de tout ce qui s'offroit à lui pour élever peu à peu l'esprit à des réflexions importantes, & l'on a tâché de faire servir ces mêmes exemples à instruire le Prince sur divers sujets de Morale.

A 2

Les

Les Interlocuteurs qu'on a choisis sont Socrate & Evagore, Prince de Salamine en Chypre, qu'on suppose être allé jeune à Athènes pour y faire ses études.

Au reste ce Dialogue, & ceux qui suivront ; serviront en même tems à faire connoître dans quel goût on enseigne l'Histoire au Prince. Dans l'Histoire ancienne, on dirige tout à un but moral. Au lieu de lui charger la mémoire de noms, de menus faits & de dates, on se contente de lui montrer la chaîne des principaux événemens ; on s'arrête surtout à la vie des Hommes Illustres, & on lui en fait le portrait ; après quoi il en juge lui-même, approuvant ou blâmant telle ou telle action, & rendant raison de son jugement, ce qui sert à lui former tout à la fois l'esprit & le cœur. Les exemples instruisent mieux que les préceptes, parce qu'ils sont plus frapans, qu'ils

qu'ils s'impriment mieux dans la mémoire
& qu'ils amusent d'avantage.

Après que le Prince aura parcouru de
cette manière l'Histoire ancienne, il s'a-
pliquera selon la même méthode à l'His-
toire moderne, avec cette différence, qu'é-
tant alors plus avancé en âge, & parcou-
rant des événemens qui ont plus de liaison
avec les affaires de nôtre tems, il join-
dra la partie politique à la partie morale.
Ainsi il apprendra, non-seulement quels
sont les exemples qu'il faut imiter pour
se former à la vertu, & quelles bénédic-
tions attire sur soi un Prince religieux ;
mais il observera aussi quelles sont les di-
verses formes de Gouvernement, par quels
moyens on peut faire fleurir un Etat ;
comment il faut s'accommoder à leur dif-
férente Constitution ; quelles sont les fau-
tes commises par tels ou tels Princes,
dans

dans le Gouvernement ; le sort bien différent qu'ont eû les Souverains chéris de leur Peuple, & ceux qui s'en sont fait haïr. En un mot on lui présente l'Histoire comme un tableau instructif ; & par les exemples joints au raisonnement, on travaille à former en lui l'honnête-Homme, le Chrétien, le Fils, l'Ami, l'Epoux, le Père & le Souverain.



PRE-



PREMIER

DIALOGUE

Des devoirs de l'Homme
& du Prince.

Socrate. **D**Eut-on vous demander, Evagore, ce que vous regardiez avant hier si attentivement dans ce grand Jardin, qui est sur le chemin du Pyrée ?

Evagore. Quoi, vous y étiez aussi, Socrate ? Je suis fâché de ne vous avoir point aperçu ; j'aurois bientôt quitté ce que je regardois, pour vous aller joindre.

Soc. Je reconnois-là vôtre politesse & vôtre amitié : Mais que je sache
pour

pourtant ce que vous auriez quitté pour moi.

Evag. La préférence n'est pas flatteuse ; ce n'étoit qu'un Paon que je regardois.

Soc. Un Paon ! vous me parlez là du plus bel oiseau qu'il y ait dans la Nature , & je vous fais gré en vérité , de vous être si-tôt décidé pour moi.

Evag. Il est vrai , que rien n'est plus beau que toute la figure de cet oiseau : son port & sa démarche ont quelque chose de noble & de majestueux , son plumage d'un fond verd est diversifié de plusieurs nuances : son cou est d'un bleu changeant ; en sorte qu'à chaque mouvement qu'il fait , sur-tout aux rayons du soleil , on y voit briller les plus belles couleurs , l'or , l'azur & le pourpre : sa tête est ornée d'une aigrette , ou d'un panache , qui efface assurément le Diadème du Grand Roi. (1) Et pour sa queue , toute parsemée des yeux d'Argus , à ce que dit la Fable , il faut avouer que

(1) C'est ainsi qu'on appelloit le Roi de Perse.

que quand il l'étale, & qu'il en fait comme un éventail, on ne vit jamais d'étoffe si magnifique.

Soc. Vous dépeignez fort bien les beautés de cet oiseau; mais vous ne me dites rien de son chant.

Evag. Oh! pour le chant, n'en parlons pas, il ne répond point à tout le reste: Ce n'est qu'un vilain cri glapissant, qui choque l'oreille.

Soc. Vous voyez que toutes les perfections ne se rencontrent pas ensemble: La nature a sù mettre par tout de justes compensations. Mais vous accommoderiez-vous mieux d'un Cigne?

Evag. Oui, s'il étoit vrai qu'il eût un chant mélodieux, comme le disent les Poètes: J'ai souvent eu occasion d'admirer sa blancheur éclatante, & cet air noble & aisé, dont il porte la tête en flottant sur l'eau; mais je n'ai jamais eu le bonheur de l'entendre chanter.

Soc. Ce n'est pas la première fois que les imaginations Poétiques s'éloignent de la Nature & de la Vérité.

B

Vous

Vous aimeriez donc mieux un oiseau qui chante ?

Evag. Oui, sans comparaison. Car quoi qu'on soit d'abord frappé d'une belle figure & d'un beau plumage, il faut avouër qu'on s'en lasse bientôt : l'a-t-on vû un quart d'heure ? tout est vû, on s'ennuyeroit à le regarder plus longtemps, & si par malheur le Paon s'avise d'ouvrir le bec, il y a de quoi s'enfuir ; on lui diroit volontiers, laissez vous voir, mais taisez-vous, au lieu que j'ai un Serin au logis.

Soc. Eh bien, vôtre Serin vous amuse d'avantage ?

Evag. Beaucoup plus : Il vous amuseroit vous même, Socrate, si vous l'écoutez. En vérité, il est charmant. C'est un ramagé, ce sont des tons, des ports de voix, des airs si variés & si agréables, que chaque jour c'est un nouveau plaisir.

Soc. Dites-moi, mon cher Evagore, s'il se présentoit à vous un homme de grand air, à grande parure, & à grand équipage, cela suffiroit-il pour vous plaire ?

Evag.

Evag. Oh non, car il pourroit bien ressembler au Paon, belle plume, & vilain ramage. Pour juger de ce qu'il vaut, il faudroit l'entendre parler.

Soc. C'est-à-dire, que s'il parloit mal, s'il se montrait ignorant, vain, menteur, indiscret, vous ne lui tiendriez pas compte de sa belle chevelure, ni de ses broderies à la Phrygienne?

Evag. Il y a là de quoi éblouir les fots; mais au fond un pareil homme n'est bon à rien, & ce seroit une chose bien triste, que de passer sa vie avec lui.

Soc. Puisque vous vous arrêtez si peu à l'extérieur, qu'est-ce donc qu'il faut pour vous plaire?

Evag. Ce que je trouve en vous, Socrate. Vous ne vous piquez pas de beauté, & vous êtes le premier à badiner sur ce que la Nature ne vous a pas trop bien traité de ce côté-là: Cependant tout le monde vous recherche, vous parlez de tout si savamment, si agréablement, que l'on voudroit passer des jours entiers avec vous; au lieu qu'à peine peut-on su-

porter une heure la présence d'un sot & d'un ignorant, quelque beau & bien paré qu'il puisse être. Quelle différence ! Excusez la comparaison, mais il me semble que c'est comme le Paon & le Serin.

Soc. Ne me faites point d'excuse : la comparaison est juste, & dans le sens que vous la prenez, elle me fait honneur. Permettez-moi seulement de remarquer que vous n'êtes pas tout-à-fait d'accord avec vous même.

Evag. Il se peut que ma légèreté m'ait joué ce tour-là. Heureusement vous êtes ici pour me redresser : Quelle est donc cette contradiction que vous me reprochez ?

Soc. Quand je vous ai abordé, vous m'avez d'abord fait l'éloge du Paon, en décrivant sa beauté avec une sorte d'admiration ; cependant, bientôt après, vous avez fort maltraité, fort méprisé les hommes qui lui ressemblent. Est-ce là tenir la balance égale ? Il falloit aussi louer ces gens-là jusqu'à un certain point, en ajoutant qu'il leur manque pourtant quelque agrément

ment du côté de l'esprit & du langage.

Evag. Oh ! pour le coup, Socrate, je ne crois pas avoir tort. Est-ce donc que l'on doit louer un homme par les mêmes qualitez qu'un animal ? Et ce qui est un éloge pour l'un, l'est-il aussi pour l'autre ? Il me semble en vérité, qu'un homme doit se distinguer par d'autres endroits.

Soc. Et par quels endroits, je vous prie ?

Evag. Par des choses qui conviennent à l'homme.

Soc. Est-ce, par exemple, par la légèreté à la course, ou par l'exercice de la chasse ?

Evag. Non, car les Animaux nous surpassent de ce côté-là ; nous ne courons jamais si bien qu'un Cerf, & nous ne chasserons jamais mieux qu'un Epervier.

Soc. Vous faites sans-doute bien plus de cas d'un habile Lutteur, tel que Milon, qui fait à présent tant de bruit ?

Evag. C'est une qualité qui vaut son prix, mais pourtant

Soc.

Soc. Quoi, pourtant? Vous n'admirez pas qu'on puisse porter un bœuf sur ses épaules?

Evag. Me permettez-vous de le dire? Il me semble qu'en ce cas-là, il y a peu de différence entre le fardeau & celui qui le porte.

Soc. Vous avez raison, & je vois bien que c'est par les qualitez de l'esprit que vous voulez qu'on louë les hommes. Sur ce pié - là un Astronome & un Poëte sont bien à vos yeux des gens de mérite?

Evag. Attendez, il y a en cela quelque chose de vrai; cependant je ne voudrois pas encore prononcer. Il me semble que l'idée d'homme de mérite emporte quelque chose de plus.

Soc. Voulez-vous dire qu'il y a des qualitez plus nécessaires que celles-là, pour composer un homme de mérite?

Evag. Oui, car il y a bien des gens de mérite, qui ne sont ni Astronomes, ni Poëtes; & il y a aucontraire de savans Astronomes & de grands Poëtes, dont la personne est peu estimée.

Soc.

Soc. Il faut donc qu'il y ait d'autres qualitez plus essentielles à l'homme. Essayons de les trouver. Pour cela il n'y a qu'à voir de quoi l'on ne sauroit se passer. Croyez-vous, par exemple, que l'on pût se passer de bien raisonner ?

Evag. Non, car à quoi que l'on s'applique, il faut raisonner juste. Cela est nécessaire dans toutes sortes d'affaires, & à tous les momens de la vie. Sans la Raison, nous ne serions pas au dessus des bêtes brutes.

Soc. Peut-on bien raisonner, quand on est tout-à-fait ignorant ?

Evag. Non, si l'on n'entendoit pas les matières dont on raisonne, on se méprendroit continuellement. Ne vous ai-je pas ouï dire que raisonner, c'est comparer des idées ? Or on ne sauroit faire cette comparaison, si l'on n'a pas un assez grand nombre d'idées dans l'esprit.

Soc. Vous croyez donc que l'usage de la Raison exige que l'on ait quelques connoissances & quelque science ?

Evag.

Evag. Il me paroît que cela est aussi nécessaire, que l'étoffe l'est à un tailleur pour travailler.

Soc. Supposé qu'un homme fût bien des choses, & qu'il en raisonnât pertinemment, mais que ce fut un homme sans Religion & sans mœurs, l'appellerez-vous un homme de mérite ?

Evag. Bien loin de là, je le regarderois comme d'autant plus méprisable, qu'il se démentiroit lui-même, en ne se servant pas de son esprit pour se rendre meilleur.

Soc. Vous convenez donc que la Piété, la Droiture, la Bonté, la Modestie, sont des qualitez nécessaires à l'homme ?

Evag. Certainement : Que seroit-ce qu'un homme injuste, violent, diffolu, & hautain ? Dans quel trouble ne vivroit-il point ? que de maux ne causeroit-il pas dans le monde ? De qui seroit-il aimé ? Il seroit abhorré des Dieux & des hommes.

Soc. J'aime à vous voir parler avec feu sur cet article : c'est la marque d'un cœur noble & bien fait. Mais, souf-

souffrez que je vous mène un peu plus loin. Nous avons trouvé qu'un raisonnement juste, une certaine mesure de connoissances générales, & les bonnes mœurs, sont des qualitez essentielles à l'homme, sans quoi il seroit très-méprisable & très-malheureux. Mais croiriez-vous qu'un Peintre, par exemple, dût se contenter de ce que vous venez de dire?

Evag. Il me semble que dès qu'il a embrassé cette profession, il doit tâcher d'y exceller.

Soc. Vous croyez donc qu'outre le mérite essentiel à tout homme, il y a un mérite particulier qui convient à chaque condition?

Evag. C'est justement ce que j'entendois. On a bien raison de dire, que vous aidez les gens à penser.

Soc. Ainsi, pour juger du mérite d'un homme, quelles Questions lui feriez-vous, & à quels points croiriez-vous qu'il faudroit s'arrêter? Faudroit-il simplement savoir s'il a les qualitez communes d'un honnête homme, d'un homme de bon sens, ou s'il

a aussi les qualitez propres à son état ou à son emploi ?

Evag. Il me semble qu'on ne doit point séparer ces deux choses. Ainsi après avoir demandé d'un tel homme, fait-il quelque chose ? Est-il raisonnable ? Est-il intègre ? Je demanderois encore, A-t-il les qualitez particulièrement nécessaires à sa profession ? Ce Capitaine est-il brave ? Ce Docteur est-il savant ? Ce Vieillard est-il prudent ? Cette Mère a-t-elle soin de sa Famille ?

Soc. C'est fort bien raisonner. Mais, dites-moi, je vous prie, la condition de Prince est-elle un Emploi ou une Profession qui exige aussi des qualitez particulières ?

Evag. Oui, sans doute, le propre d'un Prince est de bien gouverner.

Soc. Et qu'entendez-vous par bien gouverner ?

Evag. C'est faire que tout un Peuple soit tranquille & heureux.

Soc. Et que doit faire pour cela un Prince ?

Evag. Il doit établir de bonnes Loix ;
&

& les faire observer, en punissant les coupables , en protégeant les innocens , & en récompensant le mérite: Il doit porter ses sujets à être religieux , sobres , laborieux , pacifiques ; & leur apprendre pourtant à se défendre vaillamment contre d'injustes agresseurs. Il doit faire fleurir l'Agriculture & les autres Arts, il doit maintenir l'ordre public ; il doit veiller sur toutes les Familles , & sur tous les Corps de l'Etat, afin d'obliger chacun à remplir son devoir.

Soc. On ne peut pas mieux expliquer les obligations d'un Souverain , & je vous louë d'y avoir si bien réfléchi à votre âge ; cela est d'un très-bon augure. Vous ne croyez donc pas qu'un Prince doive se contenter d'un mérite commun ?

Evag. Un mérite commun convient à une condition commune. Mais je comprends bien qu'un Prince doit aspirer plus haut : puisqu'il a une plus grande tâche à remplir , il devrait être autant supérieur aux autres , en vertu & en lumières , qu'il l'est par son rang & par sa dignité.

C 2

Soc.

Soc. Souvènez-vous bien, Evagore, des grandes vérités que vous venez de dire. Mais, pour y parvenir, suffit-il de le souhaiter, & d'en avoir l'intention?

Evag. C'est déjà beaucoup, ce me semble, que de le vouloir; car je vous ai ouï dire, que quand on veut fortement les choses, on est en bon train d'y réussir. Il est cependant vrai, qu'avec les meilleures intentions du monde, on pourroit se méprendre, faute de capacité. Voilà l'embarras. Mais afin de vous faire des questions à mon tour, dites-moi, Socrate, comment on peut acquérir cette capacité?

Soc. On l'acquiert par les leçons des habiles Maîtres, quand on y apporte de l'attention & de la docilité. On a aussi les secours des Livres choisis, qui sont une grande Ecole. Mais je vous avertis qu'il n'y a rien de plus propre à former le cœur & le jugement, que les bons exemples, les bonnes Conversations, & la bonne Société. C'est là une instruction continuelle

&

& imperceptible, qui ne manque pres-
que jamais de produire son effet. Mais
ce chapitre nous mèneroit trop loin,
si nous voulions l'entamer. En voila
assez pour aujourd'hui, & je m'aper-
çois que l'heure vous invite à vous
retirer.

Evag. C'est bien à présent, Socra-
te, que je dois vous demander pardon
de ma comparaison du Serin. Je ne
pensois d'abord qu'à l'agrément de vô-
tre conversation, & je vois que tout
y est utile & instructif.



Et par conséquent, qui ne manquera
 que l'année de parachever son ouvrage.
 Les choses nous mèneront trop loin,
 à vous vouloir faire un traité de
 cette nature aujourd'hui, & je m'arrête
 sur ces lignes, vous ayant à vous
 excuser.
 Je suis, Monsieur, votre très humble
 serviteur, & de vos commandements
 de la compagnie du Saint-Esprit
 de la ville de Paris, & de la ville
 de Paris, & de la ville de Paris.
 Vostre humble & fidèle serviteur
 J. B. L.



core le but. Voulez-vous que j'en reprenne la lecture avec vous, Socrate, & vous m'en direz votre sentiment ?

Soc. Volontiers, mais pour cela il faut nous affeoir un peu à l'écart. Voilà un bel arbre qui s'offre tout à propos : commencez.

Evagore lit.

„Un jeune homme, nommé *Philothée*, étoit élevé dans un Bourg de l'Épire, sans connoître ses parens. Sa curiosité croissant à mesure qu'il grandissoit, il apprit enfin, à force de questions, qu'un accident l'avoit jetté sur le rivage avec une Nourrice qui ne vivoit plus, que son Père étoit d'un rang illustre, & se nommoit *Uranius*; mais qu'on ne savoit ni de quel lieu il étoit, ni s'il vivoit encore. On lui remit en même tems un bracelet d'or, trouvé dans son berceau, où avec le nom d'*Uranius*, il lût ces deux mots : *Pense & cherche.* Cette découverte ne faisant qu'enflammer

DIALOGUE II. 25

„mer le désir qu'il avoit d'approfondir
 „son origine, il se déroba un soir avec
 „*Euphron*, qui voulût bien être le com-
 „pagnon de ses aventures, & il alla
 „s'embarquer sur un Vaisseau Corcyréen,
 „qui le mena droit à Corinthe. Après
 „y avoir fait d'inutiles perquisitions, il
 „résolut de parcourir toutes les Villes
 „& tous les Ports de la Grèce. Une
 „année entière se passa dans cette re-
 „cherche. Arrivé dans la Phocide, il
 „ne manqua pas d'aller consulter l'O-
 „racle de Delphes, qui lui répondit
 „qu'il trouveroit ce qu'il cherchoit dans
 „un País dont les habitans sont frères.
 „Cette réponse étant trop vague pour
 „lui donner quelque lumière, il essaya
 „encore de traverser la Mer Egée, &
 „de parcourir les côtes de l'Asie. Mais
 „il n'y trouva ni son Père *Uranius*, ni la
 „fraternité dont avoit parlé l'Oracle; il
 „ne voyoit au contraire par-tout que des
 „gens divisez par l'interêt, envieux, ma-
 „lins & toujours prêts à se nuire. Oh,
 „que ceci est différent des lieux que je
 „cherche! disoit *Philothée*. Pour ne rien
 „négliger, il lui prît envie d'aller enco-

D 2 „re

,,re visiter la Thrace, où l'on trouvoit
 ,,quelques restes des Loix & des instruc-
 ,,tions du sage Orphée. Il monta pour
 ,,cet effet sur un vaisseau qui faisoit
 ,,route vers le Bosphore. Mais à peine
 ,,entroient-ils dans le Détroit, qu'un fu-
 ,,rieux vent de Midi les empêchant de
 ,,prendre terre, poussa leur navire bien
 ,,avant dans le Pont-Euxin, & le fit
 ,,échouer sur un banc de sable, non
 ,,loin de la première bouche du Danu-
 ,,be. Chacun dans ce désastre cherchant
 ,,à se sauver, nos deux Voyageurs fu-
 ,,rent des plus heureux : car s'étans
 ,,saisis chacun d'une planche & de quel-
 ,,ques provisions, ils se laissèrent aller
 ,,aux flots, qui dans cinq ou six heures
 ,,les jettèrent sur un beau rivage. Après
 ,,s'être essuyés au Soleil, & avoir rendu
 ,,graces aux Dieux, leur premier soin
 ,,fût de découvrir si cette terre étoit
 ,,habitée. Elle en avoit l'apparence par
 ,,un air de culture dans la campagne,
 ,,& par quelques sentiers qu'on apper-
 ,,cevoit. Mais Euphron soutint que ces
 ,,indices ne pouvoient encore rien, &
 ,,que ce pouvoit être un jeu du hazard

,,OU

DIALOGUE II. 27

„ou de la Nature. Allons donc plus
 „avant, dit Philothée ; que vois-je ?
 „des triangles & des figures de Géo-
 „métrie tracées sur le sable ! Pour le
 „coup vous ne douterés pas que ce ne
 „soient des pas d'homme. J'en con-
 „viens, dit Euphron, d'autant plus que
 „je commence à voir à nôtre gauche
 „des champs labourés, & à droite un
 „Bois percé d'allées. Regardez aussi ce
 „Coteau chargé de vignes, dont les pam-
 „pres sont relevés sur des ormeaux ;
 „voyez dans l'enfoncement du Vallon
 „ces prairies artistement arrosées, & au
 „dessus un verger qui ne le cède point
 „à celui d'Alcinoüs. Tout marque ici
 „l'abondance & l'industrie ; mais je ne
 „vois point encore de maison. Avan-
 „cez, dit Philothée, & vous découvri-
 „rez à travers ces arbres quelques ca-
 „banes, au milieu desquelles s'élève un
 „bâtiment antique ; on le prendroit pour
 „un Temple. Quel air de grandeur,
 „& en même tems quelle simplicité !
 „Tandis qu'ils parloient ainsi, ils vi-
 „rent une troupe de Bergers qui s'avan-
 „çoient en dansant & en chantant un

„hymne, la tête couronnée de fleurs,
„& avec cet air d'allegresse & d'union
„qui annonce des gens heureux. Apre-
„nez-nous, dit Euphron à l'un d'en-
„tr'eux, comment se nomme ce riant
„séjour, où tout respire une joye inno-
„cente? O Etrangers, qui que vous
„soyez, répondit le plus âgé d'entr'eux,
„vous voyez ici le país d'*Adelphie*, où
„l'on vit tous comme frères, & d'où
„*Lycurgue* même a tiré ses meilleures
„Loix. C'est aujourd'hui la fête du
„Seigneur de ces lieux, que nous cé-
„lébrons avec la gayeté que vous voyez,
„parce qu'en effet nous devons à ses
„soins paternels tout le bonheur de nô-
„tre vie. Où est sa demeure, & com-
„ment se nomme-t-il? dit Euphron.
„Vous voyez son Palais, répondit le
„Berger; son nom est *Uranus*. *Ura-*
„nius! qu'entends-je! s'écria *Philothée*;
„Poursuivez, mon bon vieillard, dit
„Euphron, & dites-nous ce que fait
„*Uranus* pour vous rendre si heureux.
„Les Loix qu'il a établies, répondit le
„Berger, sont simples & en petit nom-
„bre, mais toutes équitables & utiles;
„il

DIALOGUE II. 29

„il n'y a qu'à les suivre pour surpasser
 „en sagesse les Philosophes. Il nous
 „aime tous comme ses enfans ; il pour-
 „voit à nos besoins ; il nous corrige
 „avec douceur, il modère nos passions,
 „il nous fait aimer la Raison & la Ver-
 „tu ; il nous fait vivre en paix, & il
 „se plaît à nous voir unis. Tout ce que
 „vous voyez sont autant d'établissmens
 „faits de sa main ; d'un coup d'œil il
 „voit tout, d'un seul mot il tient tout
 „en règle ; chacun l'aime & l'honore
 „comme un Père ; c'est le sujet de
 „l'Ode que nous chantons. Mais à quoi
 „tient-il que vous ne jugiez du bon-
 „heur de ceux qui vivent avec lui, par
 „l'accueil que vous en recevrez vous-
 „mêmes quoi qu'Etrangers ? Je vais
 „vous y conduire. Allons, dit Philo-
 „thée, doublons le pas : le Ciel en
 „soit loué ! Enfin (car je n'en dou-
 „te plus) j'ai trouvé celui que je cher-
 „che. O mon Père ! Mon cher Pé-
 „re ! Quelle joye de vous connoître ,
 „& de trouver auprès de vous le repos
 „qui me fuit depuis si long-tems ! de
 „trouver en vous tout-à la fois l'Au-
 „teur

„teur de ma naissance, un Sage, un Pro-
 „tecteur, un ami, un bienfaiteur, un
 „guide ! Voici donc ma Patrie ; je n'en
 „ai plus d'autre : O heureuse rencon-
 „tre ! O séjour enchanté ! rien de plus
 „tranquille que ces lieux, & c'est mon
 „Père qui y régne.

Ici Evagore cesse de lire.

Soc. Pourquoi vous arrêter en si beau chemin ?

Evag. Je ne m'arrête qu'avec mon papier ; il est malheureusement déchiré en cet endroit, & nous ne pouvons savoir la fin de l'histoire qu'en devinant. Pour moi, je m'imagine que cette aventure aboutit à une reconnoissance touchante entre le Père & le Fils ; après quoi nôtre jeune homme n'eût plus rien à désirer ; il fût heureux le reste de ses jours. Qu'en pensez-vous, Socrate ?

Soc. Je conjecture qu'en effet les choses allèrent comme vous le dites, & si vous souhaitez que l'histoire soit achevée, il me semble que vous pourriez

DIALOGUE II. 31

riez bien en faire vous-même le supplément.

Evag. Oui, si ce n'étoit qu'une fiction; mais c'est peut-être un récit véritable.

Soc. Véritable ou feint, le plus important est de voir s'il contient quelque chose d'instructif. Fût-ce une allégorie, elle doit renfermer quelque vérité.

Evag. Quelles vérités apercevez-vous ici, Socrate?

Soc. Cherchons un peu. Mais dites-moi auparavant, si vous approuvez les sentimens de Philothée?

Evag. Si je les approuve! Rien n'est plus naturel que ce désir de connoître ses parens, & rien n'est plus juste que la joye qu'il témoigne d'avoir trouvé son Père. C'est un autre Télémaque.

Soc. Vous n'êtes pas dans le même cas, Evagore, puis que vous avez eû le bonheur d'être élevé dans le sein de votre famille.

Evag. Il est vrai, c'est un sujet d'actions de grâces que j'ai à rendre aux Dieux.

E

Soc.

32 *DIALOGUE II.*

Soc. Vous comprenez pourtant bien que vos Parens ne sont pas les premiers Auteurs de vôtre être, & qu'il faut remonter à une Cause supérieure, qui a formé le Genre humain, & qui est la source de toute Intelligence.

Evag. En effet, les raisonnemens que je vous ai souvent ouï faire, prouvent évidemment que l'homme est l'ouvrage de Dieu, comme toute autre partie de l'Univers.

Soc. Ce premier Auteur de tous les Etres, ne l'appellerons-nous point notre Père ?

Evag. Il l'est véritablement dans le sens le plus juste & le plus sublime.

Soc. Que direz-vous donc de ceux qui ne se mettent point en peine de le connoître ?

Evag. C'est, je l'avouë, la marque, ou d'une étrange stupidité, ou d'un cœur bas & ingrat. Nôtre Philothée n'étoit pas de ce caractère.

Soc. Mais vous, Evagore, qui souhaitez de connoître vôtre Père céleste, où le chercherez-vous, & dans quels lieux croyez-vous qu'il habite ?

Evag.

Evag. La Souveraine Intelligence ne sauroit être renfermée dans un lieu ; elle remplit le Ciel & la Terre.

Soc. Nous pouvons donc la connoître sans aller fort loin. Cette voûte azurée des Cieux, ce Soleil resplendissant, ces Mers, ces Isles, ces Montagnes, ces Vallées, tout cela est son ouvrage & son domaine. Ainsi nous contemplons ses œuvres, nous sommes dans sa maison, nous vivons de ses biens. N'est-ce point là, *Evagore*, le Père le plus respectable, le vrai *Uranus* que nous devons chercher ?

Evag. Voilà donc la clé de l'Allegorie. Je commence à soupçonner que celui qui l'explique si heureusement, pourroit bien l'avoir faite, & ce ne seroit pas la première fois que vous auriez employé de semblables moyens pour piquer la curiosité des jeunes gens. Vous souriez, *Socrate* . . . Ah ! je vois bien . . .

Soc. Qu'importe, *Evagore* ? de quelle main que ce papier vienne, il s'agit d'en tirer ce qu'il peut contenir d'utile. Ne vous paroît-il pas que c'est

E 2 une

une chose très satisfaisante, que de découvrir ainsi dans toute la Nature la main de son Auteur ?

Evag. Ce doit être pour le moins le même plaisir que celui qu'eût Philothée à trouver son père.

Soc. En effet, Evagore, la connoissance de Dieu est la plus belle que l'on puisse acquérir. Elle arrange toutes nos idées, en nous faisant trouver la clé du Système de l'Univers, & par conséquent, c'est le principe le plus fécond qu'on puisse avoir en Philosophie. Mais elle a encore de plus grandes utilitez.

Evag. Et quelles, Socrate ?

Soc. Son plus grand usage est d'enoblir nôtre ame, de calmer nos passions, & de régler nos mœurs.

Evag. Comment cela ?

Soc. Ne croyez-vous pas qu'il est fort utile d'avoir devant les yeux d'excellens modèles ?

Evag. Oui, sans doute, rien ne nous excite plus à chercher la perfection, & rien ne nous aide mieux à y parvenir.

Soc.

DIALOGUE II. 35

Soc. Mais en parcourant l'humanité, vous trouverez par-tout beaucoup d'imperfections & de vices.

Evag. Cela n'est que trop vrai.

Soc. Il n'en est pas de même en vous élevant à Dieu.

Evag. Non, j'ai alors dans l'esprit l'idée de l'Être le plus pur, le plus juste, & le plus grand que l'on puisse concevoir.

Soc. Ne croyez-vous donc pas qu'il seroit beau & utile à l'homme de suivre ce grand exemple?

Evag. Oûi, ce seroit le vrai héroïsme; mais l'homme n'en est pas capable.

Soc. Il est vrai, que l'homme ne sauroit approcher d'un si parfait modèle, mais il doit toujours se le proposer, afin d'avoir dans l'esprit l'idée du *beau* éminent; & il y a bien des cas où cette idée peut le porter à de belles actions.

Evag. En quels cas, par exemple?

Soc. Qu'un Prince ou un Juge se propose d'imiter Dieu; il sentira tout d'un coup avec quelle équité, quelle sagesse, & quelle impartialité il doit

36 *DIALOGUE II.*

rendre la justice. Il n'a qu'à se dire à lui-même : Comment Dieu gouverneroit-il les hommes, s'il les gouvernoit immédiatement & visiblement ? Ceux qui sont ses Lieutenants en terre doivent donc gouverner de la même manière. Voilà une Morale abrégée, mais excellente. Dites-moi encore, Evagore : si vous étiez toujours auprès d'un homme vénérable, oseriez-vous faire ou dire quelque chose de mauvais ou d'indécent ?

Evag. Non, Socrate, j'ai souvent éprouvé, par exemple, que vôtre seule présence m'inspireroit de la retenue.

Soc. Combien plus devons-nous être retenus par l'idée de la présence de Dieu, qui nous environne & qui ne nous perd jamais de vue ? Comment se permettre une fraude, un mensonge, une action dès-honnête, une ingratitude, ou un trait d'orgueil, sous les yeux de l'Être le plus pur, dont nous ne manquons point d'attirer par-là l'indignation ?

Evag. Je suis frappé de ce que vous dites, Socrate ; mais cette réflexion, si on la faisoit toujours, ne nous tiendrait-elle

DIALOGUE II. 37

elle pas dans une trop grande crainte ?
& cependant vous me faisiez entendre
que penser à Dieu est une chose agréable.
Comment cela s'accorde-t'il ?

Soc. Vous m'avez dit obligeamment,
Evagore, que ma présence vous inspire
de la retenüe ; je ne vois pourtant
pas qu'elle vous paroisse incommode.

Evag. Bien loin de-là , Socrate ,
elle m'est aussi agréable qu'utile , &
je serois bien fâché d'en être privé.
Je conçois donc à present qu'être re-
tenu par le respect , par l'estime , par
la reconnoissance , ce n'est point une
gêne ; c'est au contraire le plus doux de
tous les liens : il n'y a personne à qui
l'on craigne tant de déplaire qu'à ceux
qu'on aime le plus.

Soc. Vous avez très-bien saisi la chose,
Evagore, & par-là vous devez juger, que
s'il est agréable de penser à un Etre qui
réunit toutes les perfections, il l'est encore
plus de pouvoir appeller cet Etre nôtre
Père, de remarquer par-tout sa main bien-
faisante, de nous reposer sur sa bonté &
sur sa sagesse qui fait tout pour le mieux,
&c

& d'esperer enfin que si nous imitons ses vertus, il nous communiquera son bonheur. O mon cher Evagore, que cette pensée est douce! qu'elle est consolante dans toutes les perplexitez de la vie! Vous m'avez dit quelquefois que vous me trouviés l'esprit serein

Evag. Il est vrai; j'ai souvent admiré cette tranquillité & cette bonne humeur constante, qui vous met au dessus de tous les événemens, & qui vous rend plus content que tous ceux qu'on appelle gens de plaisir ou gens de fortune.

Soc. S'il est vrai que je possède à un certain degré cet avantage inestimable, sachez, Evagore, que je le dois sur-tout aux réflexions que vous venez d'entendre; ce sont mes pensées favorites, c'est ma joye & mon trésor.

Evag. Vous m'animez moi-même en parlant ainsi. Mais il nous manque pourtant la satisfaction de voir & d'entendre ce Père céleste.

Soc. Non, Evagore, cette satisfaction ne nous est point refusée. Puisque c'est un Esprit présent par-tout ,
il

DIALOGUE II 39

il connoit donc nos pensées, & il peut nous communiquer les siennes.

Evag. Je comprends bien qu'il connoît ce qui se passe dans nôtre ame; mais comment se fait-il entendre à nous?

Soc. Quand vous lisez un Livre; ne vous semble t-il pas que l'Auteur vous parle? Ne comprenez-vous pas ses sentimens? Ne découvrez pas ses vuës? En un mot n'y a-t-il pas une sorte d'entretien entre lui & vous?

Evag. Cela est vrai.

Soc. Eh bien, Evagore, la Nature est comme un grand Livre, où la Souveraine Intelligence nous parle fort distinctement par le spectacle quoique muët des objets qu'elle a créés & du bel ordre qu'elle y a mis. Mais il y a plus; sa voix se fait aussi entendre au dedans de nous.

Evag. Comment cela?

Soc. N'est-il pas vrai que nous avons des idées claires de la vérité, tellement que si l'on nous propose une absurdité, nous sentons une certaine répugnance à

F l'ad-

l'admettre ; & si au contraire on nous dit des choses qui conviennent à ces idées claires , nôtre esprit y acquiesce nécessairement.

Evag. Oûi ; c'est là , je pense , ce que les Philosophes appellent les premiers principes, sur quoi se fondent tous nos raisonnemens dans les Arts & dans les Scïences.

Soc. Et par rapport à la conduite de la vie , n'avons-nous pas aussi une règle, ou des principes, qui nous font connoître ce qui est bien ou mal , ce qui est juste ou injuste ?

Evag. Oûi ; c'est de là que se déduit toute la Morale ; & de là vient aussi que l'homme, ou s'approuve soi-même , ou se désapprouve & se fait des reproches , selon qu'il a suivi ou violé cette Règle.

Soc. Dépend-t'il de nous, Evagore, de changer ou d'effacer entièrement de nôtre esprit ces premières idées de Vérité & de Justice ?

Evag. Je ne le crois pas : on ne sauroit s'empêcher de croire, par exemple,

DIALOGUE II. 41

exemple, que l'Être infini est au dessus de l'Être fini, que l'ingratitude est blâmable, qu'il faut préférer le plus grand bien au moindre, qu'il faut agir envers les autres comme nous voulons qu'ils agissent envers nous. Ce sont là autant d'axiomes invariables, reçûs en tout tems & en tout lieu.

Soc. Mais ce discernement intellectuel & cet instinct moral, d'où nous viennent-ils ?

Evag. De nous-mêmes, de nôtre Raison.

Soc. Fort bien ; mais qui nous a donné cette Raison, & qui a imprimé dans nôtre esprit ces idées ineffaçables qui servent de base à tous nos raisonnemens ?

Evag. Je vois bien que ce ne peut être que l'Auteur de nôtre existence, le même qui a si bien réglé cet Univers.

Soc. En effet, Evagore, c'est l'Être suprême, qui nous a donné cette direction intérieure, & qui nous parle par ces avertissemens secrets de nôtre Rai-

42 *DIALOGUE II.*

fon. Voilà le bon Génie que je me vante d'avoir pour guide, & qui le seroit également de tous les hommes, s'ils le vouloient consulter. Peut-être la bonté de Dieu le portera-t-elle un jour à nous parler plus ouvertement, & à employer le langage humain pour se faire entendre à nos oreilles. (†) Mais en attendant que cela arrive, lisons dans le grand Livre de la Nature qu'il a ouvert sous nos yeux, & écoutons aussi la voix secrète de nôtre cœur, qui est comme un fidèle interprète de ses volontez.

Evag.

-
- (†) On n'attribuë rien ici à Socrate qui ne soit conforme à ses sentimens, comme on peut le voir dans deux Dialogues de Platon. Dans celui qui est intitulé *Epinomis*, Platon, après avoir dit que la piété est la chose du monde la plus désirable, ajoute; *Mais qui sera en état de l'enseigner, si Dieu ne lui sert de guide?* Dans celui qu'il nomme le *second Alcibiade*, il fait dire à Socrate, que pour connoître ce qui est agréable aux Dieux, le plus sûr parti est d'attendre que la Divinité prenant pitié de nous, envoie quelqu'un pour nous instruire. A quoi le Disciple ajoute: *J'espère de la bonté de Dieu que ce tems n'est pas fort éloigné.*

DIALOGUE II. 43

Evag. Il le faut sans doute, mais je voudrois que cela fût plus frappant.

Soc. Il l'est assez pour un esprit attentif.

Evag. Mais comment acquérir cette attention? Comment se rendre présentes & familières les belles idées dont vous parliez tout-à-l'heure?

Soc. L'esprit attentif, si nécessaire en quoi que l'on veuille réussir, s'acquiert en général par une habitude d'application excitée peu à peu & soutenue journallement. Mais quand il s'agit particulièrement de bien saisir les vérités morales & intellectuelles, il faut éviter le tumulte des passions, & fuir un genre de vie trop dissipé & trop sensuel; il faut s'accoutumer de bonne heure à rentrer en soi-même, & à s'arrêter aux idées distinctes que la Raison nous présente; il faut la consulter, sur tout ce que l'on sent & ce que l'on voit; il faut considérer l'ordre & le but des choses, & en chercher le principe & la fin; en un mot, il faut s'appliquer à démêler la
par-

44 *DIALOGUE II.*

partie spirituelle de ce qui n'est que matériel. Par exemple

Evag. Bon, car ce sont des exemples qu'il me faut ; c'est par-là, Socrate, que vous savez si bien vous mettre à la portée de tout le monde.

Soc. En voici donc. Je vous suppose d'abord dans la solitude, éloigné des objets qui frappent le plus nos sens & dans une parfaite tranquillité de corps & d'esprit. Cette situation, *Evagore*, vous paroîtra peut-être la moins propre à vous rapeller l'Auteur de tout ce qui existe. Cependant, sans sortir de vous, & en ne faisant attention qu'à ce qui se passe en vous même, vous ne sauriez vous empêcher d'apercevoir que l'intérieur de votre corps est dans un mouvement continu, & que votre esprit a une suite de perceptions. Or ces mouvemens & ces perceptions, qui sont involontaires en vous, & qui se produisent sans le concours d'aucun Agent sensible, vous fournissent une occasion bien naturelle de vous élever à celui qui a constitué

rué

DIALOGUE II. 45

tué de cette manière & vôtre ame & vôtre corps.

Evag. Mais la solitude, Socrate, & sur-tout le silence de la nuit, inspirent je ne fai quelle terreur secrette, qui empêche, ce me semble, qu'on ne se livre à ces sortes de réflexions.

Soc. C'est là, il est vrai, le premier effet que produisent souvent les ténèbres & la solitude sur l'aine des jeunes gens. Mais quoi de plus propre à dissiper cette impression de crainte & à nous rassurer dans ces momens là, que de penser qu'il y a un Surveillant universel, qui est toujours près de nous, qui nous garde, & qui atellement disposé les choses, que rien ne peut troubler la subordination des Etres ni l'ordre qu'il a établi dans l'Univers.

Evag. Je sens cette vérité, Socrate; & il me paroît que la confiance qu'elle inspire doit encore augmenter, quand on pense que nous pouvons nous attirer une protection & une bienveillance encore plus particulière de Dieu, si nous reconnoissons ses bienfaits & nôtre

tre

tre dépendance, si nous lui demandons pardon de nos fautes en recourant à sa Bonté, si nôtre volonté est toujours soumise à la sienne, & si nous nous fortifions dans des sentimens de vertu. Voilà, je pense, le seul Culte, qui lui est agréable & qui doit mieux valoir qu'une Hécatombe.

Soc. Oûi, sans doute, Evagore. Dieu, qui est une pure Intelligence, ne peut se plaire à des offrandes matérielles, qu'autant qu'elles expriment les sentimens du cœur. Ainsi toutes les fois qu'on pense à lui avec une joye respectueuse, on l'honore de la manière la plus conforme à sa nature. C'est pourquoi je vous disois qu'on en doit chercher toutes les occasions.

Evag. Ne trouvez-vous pas, Socrate, qu'une des occasions qui nous rappellent le mieux l'idée de Dieu, c'est la vuë des objets champêtres? Quand je me promène à la Campagne, ou que j'ouvre ma fenêtré, & que je vois une vaste étenduë de champs fertiles entrecoupés de rians bocages & parsemés de

DIALOGUE II. 47

de Villages qui annoncent un païs florissant ; des Prairies qu'entretient dans une fraicheur continuelle l'onde d'un Ruifseau qui les arrose par mille détours divers ; & au-delà, dans un grand éloignement, cette plaine terminée par une chaîne de Montagnes dont la cîme se perd dans les nuës : je trouve, Socrate, que ces beautés naturelles me rappellent du premier coup d'œil, l'idée de celui qui en est l'Auteur.

Soc. Je l'avouë, Evagore ; auffi sont ce là heureusement les objets qui s'offrent le plus souvent à nos regards ; mais l'idée de la Divinité ne se presente pas moins naturellement dans le tumulte du Monde & au milieu du fracas des Villes, que dans la solitude & à la campagne.

Evag. Comment cela ?

Soc. Quand vous voyez dans la Place publique ce grand concours de monde ; des Senateurs qui vont à l'Areopage ; des Marchands qui viennent de Smyrne, de Peluse, ou des Isles Baleares ; des Artisans de tout mêtier,

G des

48 *DIALOGUE II.*

des Etrangers de tout país ; ce spectacle , qui semble d'abord n'annoncer que l'industrie humaine , élève un esprit intelligent , par une suite naturelle d'idées , jusqu'à Dieu ; en donnant lieu d'observer le penchant qu'il a mis en nous pour la Société , le don de la parole qui en fait le lien , la variété des biens dont Dieu enrichit la Terre , & la diversité des talens qu'il a donnés aux hommes , afin qu'ayans tous besoin les uns des autres , ils suppléent par des secours mutuels à ce qui manque à chacun d'eux.

Evag. Ces réflexions me paroissent fort justes , & ne m'échaperont pas lors qu'un pareil spectacle s'offrira à mes yeux.

Soc. Mais , croiriez-vous , Evagore , que les Cours mêmes des Princes , où ces réflexions paroissent le plus étrangères , sont pourtant propres à les faire naître dans un esprit juste & attentif ?

Evag. Cela ne m'étonneroit pas du vôtre , qui saisit le vrai & le bon en tout ,

DIALOGUE II. 49

tout; mais je voudrois bien qu'il me servit encore de guide pour le cas que vous venez de proposer.

Soc. Figurez-vous un jour de cérémonie à la Cour d'un grand Roi. Vous voyez l'ordre le plus exact régler la pompe & la magnificence. Les dignitez, qui montent par une juste gradation depuis le plus bas emploi jusqu'au Souverain, se font distinguer par leurs places & leurs fonctions; chacun agit conformément à ce que son devoir lui prescrit, & tous concourent au grand but du jour. Cet arrangement particulier ne vous conduiroit-il point, Evagore, à l'idée d'un arrangement bien plus beau & d'un ordre bien plus parfait qui régne dans la Société humaine & dans toute la Nature? La subordination établie dans une Cour, est une image de la gradation des hommes entr'eux, & des bornes prescrites à chaque condition; bornes que le Souverain, non plus que le sujet, ne sauroit passer sans troubler l'ordre universel, & sans devenir rebelle envers le Souverain de

G 2

l'Uni-

l'Univers. Mais que pensez-vous des plaisirs, Evagore ? y trouverions-nous aussi quelque route qui menât à Dieu ?

Evag. Oûi, Socrate, il me semble qu'au milieu d'un grand repas & dans la fête la plus brillante, j'entrevois de-quoi nous conduire à ces idées sublimes. Si la variété des mets & l'excellence des vins flattent mon goût ; si le son des instrumens charme mon oreille ; si l'allégresse des convives se communique à mon esprit ; D'où me viennent, dirai-je, ces agréables sensations ? Celui qui est l'Auteur de toutes choses, est aussi l'auteur du plaisir : c'est lui qui a si bien conformé ces objets à mes organes ; & tandis que j'en ferai un usage modéré, je serai sûr d'y trouver toujours une source de mille agrémens.

Soc. Oûi, Evagore, c'est ainsi qu'au milieu de la grandeur & des plaisirs, quiconque sait réfléchir est conduit à admirer la sagesse & à reconnoître la bonté de l'Auteur de l'Univers ; & tout plaisir est imparfait, si on ne le ramène pas à la première source d'où
il

DIALOGUE II. 51

il dérive. C'est une vérité, que la plupart des gens du monde ignorent, & de là vient que leurs plaisirs se terminent d'ordinaire en ennui.

Evag. Voilà donc comment chaque objet qui se présente peut nous faire remonter à nôtre grand Bienfaiteur ?

Soc. Ouï, & de toutes les pensées, c'est la plus grande & la plus douce qui puisse occuper nôtre esprit. Il me semble, Evagore, que vous aimez les Histoires allegoriques ?

Evag. Je l'avouë, il me semble qu'elles exercent agréablement l'esprit ; & vous m'avez bien pris par mon foible, quand vous m'en avez proposé une.

Soc. Eh bien, Evagore, cet Univers est aussi un tableau allegorique. Exercez-vous à en pénétrer le sens, en vous élevant à Dieu qui se cache sous cette enveloppe, & en démêlant les vuës d'un Père qui se laisse bientôt trouver à ceux qui le cherchent. C'est la Religion du cœur, & la vraie Philosophie, seule capable d'épurer nos
affect,

affections, de calmer nos inquiétudes,
& de rendre l'homme sage & heureux.

Evag. Je vois bien qu'en effet c'est
la vraye Sageffe: **PENSE & CHER-**
CHE, N'apprehendez pas, Socrate, que
j'oublie jamais ces deux mots, ni l'uti-
le commentaire que vous y avez joint.



AVERA



AVERTISSEMENT.

ON auroit fort souhaité de pouvoir employer pour le sujet de ce Second Dialogue des Interlocuteurs Chrétiens, afin de faire valoir en même tems les avantages de la Religion Révélée; mais le Prince s'étant une fois déterminé pour Socrate, il a fallu, pour entretenir son goût, suivre son idée, et en tirer parti en disant un mot de la Révélation, comme on a fait pag. 42.





Pen

Tg 547

ULB Halle

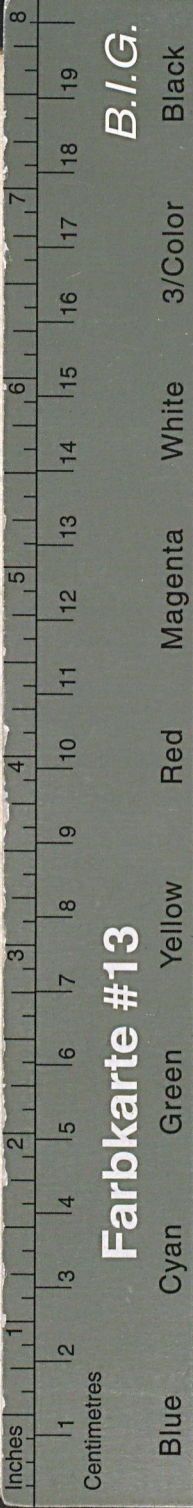
3

005 722 985



m.c





B.I.G.

Farbkarte #13

ALOGUES
OCRATIQUES,
oposez pour l'instruction de
S. A. S.
PRINCE HEREDITAIRE
SAXE-GOTHA.



*par m Ver
-net Professe
à Geneve*

M. DCCXLVI.